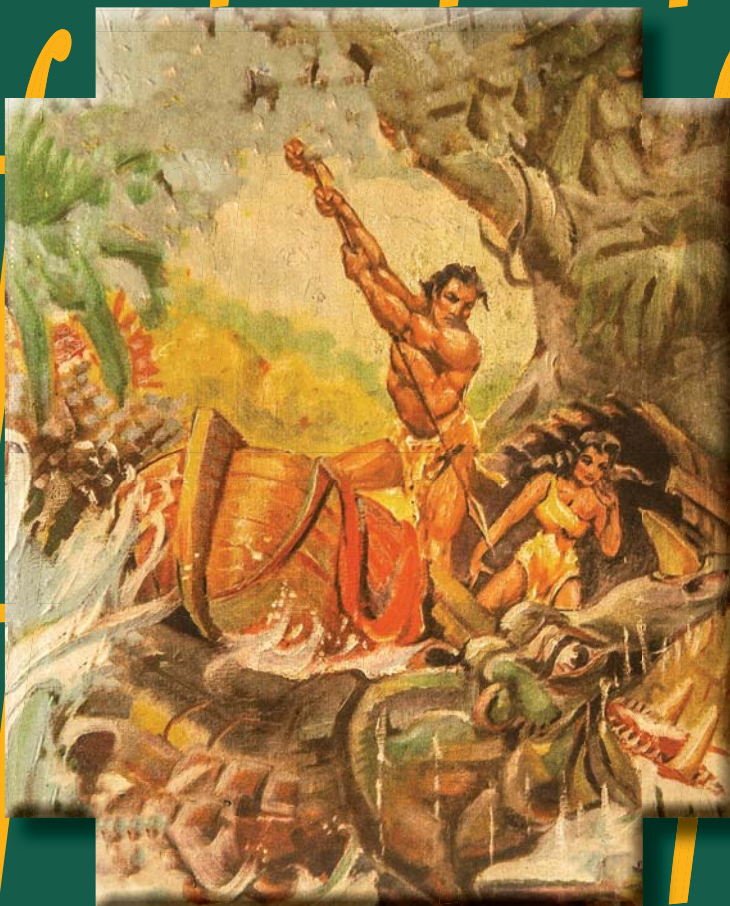


EDGAR RICE BURROUGHS

# TERRE D'ÉPOUVANTE

(PELLUCIDAR - TOME 6)



**PRNG**  
P.R.N.G. ÉDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette: © Éric Chaplain

Pour la présente édition: © PRNG ÉDITIONS — 2017

PRNG Éditions (Librairie des Régionalismes):

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.103.4

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

**EDGAR RICE BURROUGHS**

**TERRE  
D'ÉPOUVANTE**  
(CYCLE DE PELLUCIDAR N° 6)





Edgar Rice Burroughs.

Titre original: LAND OF TERROR.  
Traduction de Pierre BILLON

## I.

**A**une date récente je me suis entretenu par radio avec Jason Gridley, et lorsqu'il m'apprit à cette occasion que nous nous trouvions en l'an de grâce mil neuf cent trente-neuf, j'eus toutes les peines du monde à le croire : n'est-ce pas hier que je m'enfonçais en compagnie d'Abner Perry dans l'épaisseur de la croûte terrestre pour déboucher dans le monde intérieur, à bord de la grande taupe d'acier que mon compagnon avait inventée afin de prospector les ressources minérales gisant dans le sous-sol terrestre ? Voyez-vous, dans un univers dépourvu d'étoiles et de planètes, où un soleil stationnaire demeure constamment suspendu au zénith, il n'existe aucun moyen d'apprécier le temps qui passe, ce qui équivaut pratiquement à le supprimer. J'ai fini par me convaincre de la réalité de cette proposition en constatant que ni Perry ni moi-même ne portions sur notre personne physique les marques indélébiles qu'y laissent en général les outrages du temps. J'avais vingt ans lorsque la taupe d'acier émergea sur le sol de Pellucidar et aujourd'hui j'ai l'impression de n'être guère plus vieux ni d'ailleurs de le paraître.

Lorsque je fis souvenir à Perry qu'il avait cent un ans bien comptés, il faillit avoir une attaque. C'était là une affirmation parfaitement ridicule, s'écria-t-il, et Jason Gridley avait certainement voulu me faire prendre des vessies pour des lanternes. Puis il se rasséra et me fit remarquer que j'atteignais moi-même cinquante-six ans. Cinquante-six ans ! Je les porterais peut-être, effectivement, si j'étais demeuré dans le Connecticut ; mais ici-bas j'ai toujours entre vingt et trente ans.

En revanche, lorsque je jette un regard rétrospectif sur toutes les aventures qui nous sont arrivées au cœur de la Terre, je m'aperçois que le temps écoulé est infiniment plus considérable qu'une impression subjective pourrait nous le laisser croire. Nous avons vu tant de choses, accompli tant de choses ! Nous avons vécu ! Sur le monde extérieur, une vie entière ne nous aurait pas suffi pour en mener la moitié à bien. Nous avons vécu dans l'âge de pierre, Perry et moi — deux hommes du XX<sup>e</sup> siècle — et, qui plus est, nous avons apporté quelques-uns des bienfaits de ce XX<sup>e</sup> siècle à ces primitives populations troglodytes. Antérieurement à notre arrivée, ces hommes des cavernes s'entre-tuaient avec des haches de silex et des sagaies dont l'extrémité était garnie d'une pointe de même

matière, quelques rares tribus étant pourvues d'arcs et de flèches ; mais nous leur avons enseigné l'art et la manière de fabriquer de la poudre, des fusils, des canons et ils commencent déjà à apprécier les avantages de la civilisation.

Pourtant, je n'oublierai jamais les premières expériences de Perry avec la poudre à canon de sa composition. Lorsqu'elle fut au point, il ne se tenait plus de fierté. Regardez-moi ça ! s'écriait-il en m'en présentant une certaine quantité pour mon édification personnelle. Tâtez-moi ça ! Sentez-moi ça ! Goûtez-moi ça ! C'est, entre toutes, la journée la plus glorieuse de ma vie, David. Ce n'est qu'un premier pas vers la civilisation, mais un pas de géant.

A la vérité, le produit présentait toutes les apparences extérieures de la poudre, mais sans doute était-ce l'âme qui lui manquait, car elle se refusait obstinément à brûler. Ce léger inconvénient mis à part, c'était de la fort bonne poudre. Perry était littéralement anéanti ; mais il n'en poursuivit pas moins ses expériences et, au bout d'un certain temps, il parvint à produire un article qui consentait à tuer.

Ce fut alors le commencement de la flotte de combat. A nous deux, nous construisîmes la première unité sur les rivages d'une mer dépourvue de nom. C'était un engin à fond plat qui offrait une frappante ressemblance avec un énorme cercueil. Perry est un scientifique. Il n'avait jamais construit de bateau et ne connaissait rien à l'architecture navale ; mais il soutenait qu'étant un scientifique, et de ce fait un homme à l'intelligence hautement développée, il était apte à résoudre le problème en partant de bases scientifiques. Nous le montâmes sur des rondins et, lorsqu'il fut terminé, nous le fîmes rouler sur la berge en direction de l'eau. Il vogua magnifiquement sur une soixantaine de mètres, puis chavira. Une fois de plus Perry fut anéanti ; mais il poursuivit son œuvre avec ténacité, si bien qu'au bout d'un certain temps nous nous trouvâmes à la tête d'une flotte de navires à voile qui nous permit de dominer les mers dans notre petit coin de ce grand et mystérieux monde intérieur, de répandre la civilisation et la mort subite avec une efficacité dont les naturels se montrèrent fort stupéfaits. Au moment où je quittais Sari pour entreprendre l'expédition que je m'appête à vous narrer, Perry s'efforçait de mettre au point un gaz toxique. Il prétendait que cette substance contribuerait encore davantage au développement de la civilisation dans l'âge de pierre.

## II.

**L**ES naturels de Pellucidar sont dotés d'un sens de l'orientation qui confine au miracle et, croyez-moi, ils en ont le plus grand besoin ; je défierais quiconque de retrouver son chemin s'il se trouvait tout à coup transporté hors de vue de quelque repère terrestre, à moins de posséder ce fameux sens ; la chose est d'ailleurs compréhensible lorsqu'on se représente ce monde où un soleil stationnaire se tient perpétuellement au-dessus du voyageur, un monde où nulle étoile ou planète ne sont là pour guider vos pas, un monde qui, de ce fait, ne possède ni nord ni sud, ni est ni ouest. C'est précisément cet instinct du pigeon voyageur dont étaient dotés mes compagnons qui m'entraîna dans cette nouvelle aventure.

Lorsque nous partîmes de Sari à la recherche de von Horst, nous suivîmes de vagues indices qui nous menaient de ci de là, d'une contrée à l'autre, pour aboutir finalement à Lo-har où nous découvrîmes notre homme ; mais, pour rentrer à Sari, il n'était pas nécessaire de reprendre les mêmes tours et détours. Au contraire, nous progressions suivant une ligne aussi droite que possible, ne consentant à l'infléchir que pour contourner un obstacle apparemment insurmontable.

Nous foulions tous un monde entièrement nouveau et, comme de coutume, j'éprouvais un grand enthousiasme à contempler pour la première fois ces décors vierges que peut-être aucun œil humain n'avait aperçus avant nous. C'était l'aventure dans ce qu'elle peut avoir de plus glorieux et de plus élevé. Mon être entier frémissait de l'ardeur du pionnier et de l'explorateur.

Mais combien cet exploit était différent de mes premières expériences en Pellucidar ! Je me vois encore en compagnie de Perry, errant seuls et sans but dans ce monde sauvage hanté de bêtes colossales autant que féroces, de reptiles hideux et d'hommes sauvages. A présent, j'étais au milieu d'une troupe de mes propres Sariens armés de fusils fabriqués sous la direction de Perry, dans l'arsenal qu'il avait fait édifier sur la terre de Sari, non loin des rivages du Lural Az. Le puissant ryth lui-même, le gigantesque ours des cavernes qui hantait le monde extérieur au cours de la préhistoire, ne nous inspirait plus aucune terreur et les dinosaures, quelque monstrueuse que puisse être leur taille, ne résistaient pas à nos balles.

Nous effectuâmes de longues étapes après avoir quitté Lo-har, les

périodes de sommeil succédant aux périodes de sommeil — seul moyen de mesurer le temps et encore de façon très approximative — sans rencontrer un seul être humain. La région que nous traversions était un paradis uniquement peuplé de bêtes sauvages. De grands troupeaux d'antilopes, le daim roux et le puissant *bos primigenus* erraient dans les plaines fertiles ou se tenaient étendus à l'ombre fraîche de forêts accueillantes comme des parcs. Nous aperçûmes le puissant mammouth et le gigantesque maj, le mastodonte ; et comme il est naturel, là où la chair abonde se trouvent également les carnassiers : le tarag, le redoutable machairodus à dents de sabre, les grands lions des cavernes et divers types de dinosaures carnassiers. C'était le paradis rêvé des chasseurs ; mais seule la bête chassait la bête, l'homme n'ayant pas encore apporté sa note discordante dans cette vivante symphonie.

Ces bêtes n'avaient absolument aucune peur de nous mais elles manifestaient une curiosité sans pareille et nous entouraient parfois en telle foule que notre sécurité s'en trouvait compromise. Il s'agissait bien entendu d'herbivores. Les carnassiers nous évitaient lorsque leur panse était pleine mais ils étaient cependant dangereux en tous temps.

Après avoir franchi la vaste plaine, nous pénétrâmes dans une forêt au-delà de laquelle des montagnes se profilaient dans le lointain. Nous dormîmes à deux reprises dans cette forêt, puis pénétrâmes dans une vallée où coulait une large rivière descendant des montagnes que nous avions précédemment aperçues.

Ce vaste cours d'eau se dirigeait paresseusement vers quelque mer inconnue et, comme il était nécessaire de le traverser, je donnai l'ordre à mes hommes d'entreprendre la construction de radeaux.

Ces fleuves pellucidariens, surtout lorsqu'ils sont vastes et indolents, présentent des dangers extrêmes pour qui veut les traverser, car ils sont peuplés le plus souvent de reptiles carnassiers d'aspect hideux dont l'espèce est depuis fort longtemps éteinte sur le monde extérieur. Nombre d'entre eux étaient suffisamment imposants pour être capables de mettre à mal nos radeaux, aussi ne quittions-nous pas des yeux la surface de l'eau en poussant à la gaffe notre grossier esquif vers la rive opposée.

Notre attention se trouvant ainsi accaparée, nous ne remarquâmes pas l'apparition de plusieurs pirogues chargées de guerriers, qui descendaient au fil du courant en se dirigeant sur nous ; l'un de nos

hommes les aperçut et ne donna l'alarme qu'au moment où elles se trouvaient à quelque deux cents mètres de nous.

Comme je n'avais aucun désir de faire couler le sang j'espérais les trouver en dispositions amicales, car devant nos fusils leur armement primitif aurait transformé le combat en boucherie. Je fis donc le signe de la paix, dans l'espoir de recevoir d'eux une réponse correspondante, mais en vain.

Ils se rapprochaient de plus en plus et bientôt je fus capable de les distinguer parfaitement. C'étaient des guerriers épais, lourdement charpentés, au visage couvert d'une barbe hirsute, ce qui est plutôt rare en Pellucidar où les tribus de pure race blanche sont imberbes.

Lorsqu'ils furent à une trentaine de mètres de nous, leurs pirogues toutes de front, un certain nombre de guerriers à la proue de chaque embarcation se levèrent et ouvrirent le feu sur nous.

Si je dis « ouvrirent le feu » c'est par la force de l'habitude. En fait, ils nous lancèrent des projectiles en forme de dards au moyen de grosses frondes. Quelques-uns de mes hommes tombèrent et je donnai immédiatement l'ordre de tirer.

Je vis à leur attitude combien les guerriers barbus était surpris par le bruit et l'effet produit par les fusils ; mais je dois avouer qu'ils montrèrent un courage surprenant : le fracas et la fumée devaient constituer pour eux un phénomène terrifiant, mais loin d'hésiter ils ne s'en précipitèrent sur nous que plus rapidement. Ensuite, ils se livrèrent à un acte que je n'avais jamais vu accomplir auparavant dans le monde intérieur et que je n'ai pas vu renouveler depuis. Ils allumèrent des torches dont j'appris par la suite qu'elles étaient faites d'une herbe résineuse et les jetèrent dans nos rangs.

Ces sortes de brûlots dégageaient d'épais nuages de fumée noire et âcre qui nous aveuglaient et nous étouffaient. Aux effets que la fumée produisait sur ma propre personne, je puis deviner ce qu'il en était pour mes hommes ; aveugle et à moitié asphyxié j'étais réduit à l'impuissance la plus totale. Incapable d'apercevoir l'ennemi, je ne pouvais tirer sur lui pour me défendre. J'avais envie de sauter à l'eau pour échapper à la fumée ; mais je savais qu'en cédant à cette impulsion je serais immédiatement dévoré par les féroces créatures qui rôdaient sous la surface.

Je sentis que je perdais conscience, puis des mains me saisirent, et je sus que l'on m'entraînait juste au moment de sombrer dans le néant.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai étendu et ligoté au fond

d'une pirogue entre les jambes velues des guerriers qui m'avaient capturé. Au-dessus de moi, et relativement proches de part et d'autre, j'apercevais des falaises rocheuses; je sus ainsi que nous voguions dans un étroit défilé. Je voulus me redresser, mais l'un des guerriers m'appliqua sur la figure son pied chaussé d'une sandale et me ramena brutalement à ma position précédente.

Ils discutaient de la bataille, de leurs voix sonores et rocailleuses, s'interpellant d'un bout à l'autre de l'embarcation, cherchant à faire prévaloir leurs théories personnelles quant à l'arme étrange qui vomissait feu et flammes en produisant un bruit de tonnerre et lançait la mort à grande distance. Je les comprenais facilement, car ils parlaient le langage commun à tous les êtres humains de Pellucidar, pour autant que je sache, n'ayant jamais entendu d'autre idiome. Pour quelle raison toutes les races et tribus, quelles que soient les distances qui les séparent, parlent ce langage unique, je ne saurais le dire. Cela a toujours constitué un mystère autant pour Perry que pour moi-même.

Selon mon ami, il s'agissait d'un langage basique primitif tel que les gens vivant dans un même environnement, aux prises avec des problèmes identiques, seraient tout naturellement amenés à former pour exprimer leurs pensées. Peut-être a-t-il raison. Comment le saurais-je? Mais cette explication en vaut bien une autre.

Ils poursuivirent la discussion à propos de nos armes sans aboutir à aucune conclusion, lorsque le guerrier qui m'avait aplati la figure d'un coup de pied prit la parole.

— Le prisonnier a repris ses sens. Il pourra nous dire comment on peut façonner des bâtons capables de vomir les flammes et la fumée et de tuer des guerriers à grande distance.

— Nous pouvons le contraindre à livrer son secret, dit un autre, ensuite nous tuerons tous les guerriers de Gef et Julok et nous emparerons de tous leurs hommes pour notre propre usage.

Cette remarque me rendit quelque peu perplexe, car il me semblait qu'en tuant tous les guerriers on supprimerait les hommes du même coup et puis, à mesure que je regardais de plus près mes guerriers barbus et chevelus, l'étrange, l'ahurissante vérité se fit jour en moi. Ces guerriers n'étaient pas des hommes, mais des femmes.

— Qui désire des hommes en plus grand nombre? dit un autre? Pas moi! Les miens me causent déjà suffisamment d'ennuis — ça bavarde, ça récrimine et le travail n'est jamais fait convenablement.

Après une dure journée de chasse ou de bataille, il faut encore que je m'épuise à les rosser en rentrant chez moi.

— Le malheur chez toi, Rhump, dit un troisième, c'est que tu es trop accommodante avec tes hommes. Tu te laisses marcher sur les pieds que c'en est un plaisir.

Rhump était la dame qui m'avait gratifié d'un coup de pied en pleine figure. Peut-être était-ce une créature au cœur tendre, mais ce n'était pas l'impression que je tirais de mes brèves relations avec elle. Elle avait des jambes de gardien de but professionnel dans le noble jeu de football et des oreilles de canonnier. Je ne la voyais guère pardonner des offenses en raison d'un cœur trop tendre.

— Tout ce que je puis dire, Fooge, répliqua-t-elle, c'est que si j'avais à mes basques une horde de greluchons aussi démunis de cervelle que le sont tes hommes, je connaîtrais moins d'ennuis; mais il ne me déplaît pas de trouver chez les miens un certain esprit d'indépendance.

— Ne t'avise pas de gloser sur mes mâles, hurla la nommée Fooge en visant la tête de Rhump avec sa pagaie.

Celle-ci esquiva le coup et se leva en saisissant sa fronde lorsqu'une voix de stentor venant de la poupe retentit:

— Assis et que je n'entende plus une parole.

Je tournai les yeux dans la direction de la voix et aperçut une énorme brute à la barbe noire et hirsute et aux yeux rapprochés. Un seul regard suffit à me faire comprendre pourquoi l'algarade prit fin immédiatement, Rhump et Fooge se baissèrent de nouveau sur leurs avirons. C'était Gluck « le » chef et j'imaginai aisément que ses prouesses lui aient valu son poste éminent.

Gluck braqua sur moi ses yeux injectés de sang. Quel est ton nom? mugit-elle.

— David, répondis-je.

— D'où es-tu?

— De la terre de Sari.

— Comment parviens-tu à faire des bâtons qui tuent en faisant de la fumée et un grand bruit? demanda-t-elle.

Des propos échangés au cours de leur précédente conversation j'avais conclu que cette question ne tarderait pas et j'avais préparé une réponse, sachant qu'elles ne pourraient jamais comprendre une véritable explication du phénomène qui liait la poudre et les fusils.

— C'est un acte de magie que seuls connaissent les hommes de Sari, répondis-je.

— Donne-lui ta pagaie, Rhump, ordonna Gluck.

En saisissant l'objet, j'imaginai qu'elle allait exiger de moi que je participasse à la propulsion de l'embarcation; mais ce n'était pas du tout ce qu'elle méditait.

— Maintenant, dit-elle, use de ta magie pour faire sortir de la fumée et un grand bruit de ce bâton; mais garde-toi de tuer qui que ce soit.

— Ce n'est pas le genre de bâton qui convient, répondis-je. Je ne puis rien en faire; et ce disant je rendis l'objet à sa propriétaire.

— De quel genre de bâton s'agit-il, alors? demanda-t-elle.

— C'est un végétal extrêmement dur qui ne pousse qu'en Sari, répondis-je.

— J'ai l'impression que tu mens. Lorsque nous serons parvenus à Oog, je te conseille de trouver vivement l'un de ces bâtons si tu ne veux pas qu'il t'en cuise.

Tout en payant le long de l'étroite gorge, elles échangeaient des appréciations sur ma personne. Je dois dire qu'elles n'observaient pas la moindre réserve dans leurs commentaires. Selon l'opinion générale, j'étais trop « efféminé » pour répondre à leur conception de l'idéal masculin.

— Regardez-moi ces bras et ces jambes, dit Fooge, il est musclé comme une femme.

— Pas le moindre attrait, renchérit Rhump.

— Bah, nous pourrions toujours le faire travailler avec les autres esclaves, dit Gluck. Il pourrait même participer au combat si le village venait à être attaqué.

Fooge opina du chef. C'est à peu près tout ce à quoi il pourrait servir.

Bientôt la gorge déboucha dans une large vallée où l'on apercevait des plaines découvertes, des forêts et, sur la rive droite du fleuve, une agglomération. C'était là le village d'Oog et notre destination, le village dont Gluck était « le » chef.



### III.

OOG était un village de type primitif. Les parois des huttes étaient faites d'un végétal ressemblant au bambou, planté verticalement dans le sol et entrelacé d'herbes longues et robustes. Les toits étaient couverts de maintes couches de feuilles de grande surface. Au centre du village se trouvait la hutte de Gluck, plus importante que les autres qui formaient autour d'elle un cercle approximatif. Pas de palissade ni aucun autre moyen de défense. Comme leur village, ces gens étaient d'un type extrêmement primitif et leur culture d'un niveau particulièrement bas. Ils fabriquaient quelques ustensiles en terre sans la moindre décoration et quelques paniers en vannerie fort rudimentaires. C'est dans la construction de leurs pirogues qu'ils déployaient la plus grande habileté mais celles-ci n'en demeuraient pas moins assez sommaires. Leurs frondes étaient du modèle le plus simple. Ils possédaient quelques haches et couteaux de silex qu'ils considéraient comme des trésors; mais comme je ne leur en vis jamais fabriquer durant mon séjour parmi eux, j'en conclus qu'ils les avaient prélevés sur des prisonniers venus des régions extérieures à la vallée. Leurs torches à fumée étaient probablement de leur propre invention, car je n'ai jamais rien vu de semblable autre part; pourtant je me demande si j'aurais pu faire tellement mieux avec les moyens dont ils disposaient. Perry et moi avions souvent coutume d'échanger des réflexions sur l'importance de l'homme du XX<sup>e</sup> siècle lorsqu'il est réduit à ses seules ressources. Nous touchons un bouton et la lumière jaillit; lequel d'entre nous penserait à s'en étonner? Mais combien d'entre nous seraient capables de construire un générateur pouvant produire cette lumière? Nous voyageons en chemin de fer et cela nous paraît des plus banals, mais combien d'entre nous pourraient construire une machine à vapeur... fabriquer du papier, de l'encre... ou les mille et un petits objets dont nous usons quotidiennement? Pourriez-vous extraire le métal du minerai, en supposant que vous soyez capable de reconnaître ce dernier, si vous en trouviez sur votre route? Seriez-vous même capable de façonner un couteau de silex sans plus d'outils que n'en possédaient les hommes de l'âge de pierre, lesquels n'étaient rien d'autre que leurs propres mains, d'autres pierres et peut-être des maillets de bois?

Si vous estimez que la première machine à vapeur fut une merveille

d'ingéniosité, que direz-vous donc des trésors d'habileté et d'esprit inventif qu'il fallut déployer avant de parfaire le premier couteau de silex ?

Gardez-vous de jeter un regard condescendant sur les hommes de l'âge de pierre, car leur culture, comparée à ce qui existait auparavant, était plus considérable que la nôtre. Considérez, par exemple, quel merveilleux génie inventif dut habiter celui qui le premier conçut l'idée de créer le feu par des moyens artificiels pour parvenir ensuite à ses fins. Cet inventeur inconnu d'un âge englouti dans la nuit des temps était plus grand qu'Edison.

Lorsque notre pirogue parvint à proximité de la rive, devant le village, on me délia les membres; et lorsque l'embarcation toucha la terre ferme, je fus rudement poussé sur le sol. Les autres esquifs nous suivirent et furent halés hors de l'eau. Un certain nombre de guerriers étaient venus à notre rencontre pour nous accueillir, et derrière eux se bousculaient les hommes et les enfants, quelque peu craintifs, semblait-il, devant ces plastronnantes amazones.

Ma présence ne suscita qu'une curiosité mitigée. Les femmes qui me voyaient pour la première fois me considéraient avec un certain dédain.

— A qui appartient-il ? demanda l'une. Ce n'est pas une bien fameuse prise pour une expédition de cette durée.

— A moi, répondit Gluck. Je sais qu'il peut se battre car je l'ai vu faire de mes propres yeux; d'autre part il devrait pouvoir travailler tout aussi bien qu'une femme; il est suffisamment robuste pour cela.

— Je te le laisse volontiers, répondit l'autre. Pour rien au monde je ne lui ferais place dans ma hutte.

Gluck se tourna vers les hommes.

— Glula, appela-t-elle, approche-toi et écoute. Il s'appelle David. Il travaillera dans le champ. Veille à ce qu'il ait de la nourriture et qu'il ne demeure pas inactif.

Un petit homme efféminé à la peau vierge de tout poil s'avança.

— Oui, Gluck, dit-il d'une voix ténue. Je veillerai à ce qu'il travaille. Je suivis Glula vers le village et, tandis que nous traversions le groupe d'hommes et d'enfants, trois des premiers et trois des seconds nous suivirent en me lorgnant tous d'un air dédaigneux.

— Ce sont Rumla, Foola et Geela, dit Glula, et les enfants sont ceux de Gluck.

— Tu ne ressembles guère à un homme, dit Rumla, mais c'est

également le cas pour tous les autres hommes que nous capturons à l'extérieur de la vallée. Ce doit être un monde bien étrange où les hommes ressemblent à des femmes et où les femmes sont pareilles à des hommes; mais ce doit être merveilleux que d'être plus grand et plus fort que ses femmes.

— Oui, renchérit Geela, si j'étais plus grand et plus fort que Gluck je la rouerais de coups de bâton à chaque fois que mes yeux tomberaient sur elle.

— Moi aussi, dit Glula. J'aimerais tordre le cou à cette grande brute.

— Vous ne paraissez guère nourrir des sentiments bien tendres pour Gluck, dis-je.

— Avez-vous jamais vu un homme éprouver de l'affection pour une femme? demanda Foola. Nous exécrons ces butors.

— Vous ne pourriez pas vous révolter? demandai-je.

— Que pourrions-nous faire? Que peuvent de faibles hommes contre de telles mégères? Il suffit de leur adresser la parole pour qu'elles vous battent comme plâtre.

Ils me conduisirent à la hutte de Gluck et Glula m'indiqua un endroit à l'intérieur, près de la porte. Tu peux préparer ton lit dans ce coin, dit-il. Apparemment les places les plus recherchées se trouvaient du côté opposé de la hutte par rapport à la porte, la raison de cette préférence, je l'appris plus tard, étant que les hommes craignaient de dormir près de l'ouverture, où des maraudeurs pouvaient survenir et les enlever. Ils savaient parfaitement de quelles épreuves était faite leur vie en Oog, mais ils ignoraient si leur sort ne serait pas encore plus misérable en Gef ou en Julok, les deux autres villages de la vallée. Ces trois communautés rivales vivaient en perpétuel état d'hostilité et lançaient d'incessantes expéditions destinées à se subtiliser mutuellement des hommes et des esclaves.

Les lits n'étaient que de simples litières d'herbe et Glula m'accompagna au-dehors afin de m'aider à en ramasser suffisamment pour ma couchette. Il me conduisit ensuite à l'extérieur du village, et me montra le carré de jardin réservé à Gluck. Un homme y travaillait déjà. C'était un gaillard bien découpé, de toute évidence un prisonnier capturé en dehors de la vallée. Il binait au moyen d'un morceau de bois taillé en pointe. Glula me tendit un instrument non moins rudimentaire et me mit au travail à côté du premier esclave. Puis il rentra au village.

Après qu'il fut parti, mon compagnon se tourna vers moi.

- Je m'appelle Zor, dit-il.
- Et moi David, répondis-je. Je suis du pays de Sari.
- Sari! J'en ai entendu parler. Il se trouve au bord du Lural Az. Moi je suis du pays de Zoram.
- J'ai beaucoup entendu parler de Zoram, dis-je. Il se trouve dans les montagnes des Thipdars.
- Qui t'a parlé de Zoram? demanda-t-il.
- Jana, la Fleur Rouge de Zoram, répondis-je, et Thoar, son frère.
- Thoar est mon ami, dit Zor. Jana est partie dans un autre pays avec son conjoint.
- Tu as souvent dormi depuis que tu es ici? demandai-je.
- Souvent, répondit-il.
- Et pas moyen de s'enfuir?
- On nous surveille étroitement. Des sentinelles se tiennent en permanence autour du village, car on ne peut jamais prévoir le moment où va se produire une attaque, et ces sentinelles nous surveillent par la même occasion.
- Sentinelles ou pas sentinelles, je n'ai nullement l'intention de moisir ici jusqu'à la fin de mes jours. Une occasion peut se présenter dont nous profiterons pour nous enfuir.
- L'autre haussa les épaules. Peut-être, dit-il, mais j'en doute. Toutefois, si cette occasion se présente effectivement, je ferai cause commune avec toi.
- Bien. Nous guetterons le moment propice. Il faudra que nous demeurions ensemble le plus possible, que nous dormions aux mêmes intervalles de façon à toujours être réveillés simultanément. A quelle femme appartiens-tu?
- A Rhump. C'est une jalok-femelle s'il en fut jamais, et toi?
- J'appartiens à Gluck.
- Elle est pire. Évite sa hutte autant que tu pourras lorsqu'elle y sera présente. Choisis pour dormir les périodes où elle est absente, en expédition de chasse ou de guerre. Elle semble s'imaginer que les esclaves n'ont pas besoin de dormir. Si jamais elle te découvre endormi, elle te rouera de coups à t'en faire perdre le sentiment.
- La charmante créature! m'écriai-je.
- Elles se ressemblent toutes plus ou moins, répondit Zor. Elles ne possèdent aucune des qualités de sensibilité qui sont naturelles à la femme, mais elles sont dotées en revanche de toutes les caractéristiques des hommes les plus abjects et les plus brutaux.

— Et leurs hommes? demandai-je.

— Ils ne sont pas mauvais du tout; mais ils souffrent d'une peur chronique. Avant longtemps, tu t'apercevras que leur terreur est amplement justifiée.

Nous avons travaillé tout en parlant, car les yeux des sentinelles étaient constamment fixés sur nous. Ces sentinelles étaient postées autour du village de telle sorte qu'en aucun point de son pourtour il ne pouvait prêter le flanc à une attaque par surprise. Ces femmes-guerriers étaient d'implacables surveillantes qui ne leur laissaient aucun répit dans leur travail de binage et de sarclage. Lorsqu'un esclave désirait aller dormir dans la hutte de sa maîtresse, il devait préalablement obtenir la permission de l'une des sentinelles; or il n'était pas rare que cette permission lui fût refusée.

Je ne pourrais dire durant combien de temps je travaillai dans le jardin de Gluck, « le » chef. On ne m'accordait pas suffisamment de sommeil et j'étais, par conséquent, constamment à demi mort de fatigue. La nourriture était grossière et pauvre en éléments nutritifs et les rations des esclaves plutôt maigres.

Dans un état de demi-famine, il m'arriva de ramasser un tubercule que j'avais arraché en sarclant et, tournant le dos à la sentinelle la plus proche, j'avais entrepris de le grignoter. En dépit des efforts que je fis pour cacher mon larcin, la créature s'en aperçut et s'avança vers moi de son pas pesant. Elle m'arracha le tubercule et le planta dans sa vaste bouche, puis me décocha un coup qui m'aurait étendu pour le compte s'il m'avait atteint; il n'en fut rien. J'effectuai une esquive plongeante. Elle en conçut de la fureur et récidiva. De nouveau elle manqua son but; cette fois elle était livide de rage et hululait comme un Apache sur le sentier de la guerre en me traitant de tous les noms d'oiseaux qu'elle pouvait puiser dans son répertoire pellucidarien.

Elle faisait un tel vacarme qu'elle attira l'attention des autres sentinelles et des femmes du village. Soudain, elle tira son couteau en os et s'avança sur moi avec dans l'œil une lueur homicide. Jusqu'à cet instant je m'étais contenté d'éviter ses coups car, si j'en croyais Zor, attaquer une telle femme serait courir à une mort certaine; mais à présent il en allait différemment. Elle avait de toute évidence l'intention de me tuer et il me fallait aviser.

Comme la plupart de ses pareilles, elle était maladroite, surchargée de muscles et lente; elle « téléphonait » chacun de ses mouvements; je n'avais donc aucune difficulté à éviter ses attaques; mais cette fois,